

Nomades et expatriés Forum *l'Exil créateur*

Stéphanie Brody

Numéro 134 (1), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brody, S. (2010). Nomades et expatriés : forum *l'Exil créateur*. *Jeu*, (134), 44–47.

STÉPHANIE BRODY

NOMADES ET EXPATRIÉS

En novembre, Pierre-Paul Savoie célébrait les vingt ans de sa compagnie PPS Danse en présentant *Diasporama*, une série de chorégraphies commandées à des Canadiens expatriés en Europe et aux États-Unis. En complément, Savoie¹ conviait neuf artistes migrants, d'origines et de disciplines diverses, à un forum de réflexion sur les liens entre migration et création artistique, intitulé *l'Exil créateur*.

Or, à l'issue du forum animé par Andrée Martin, professeure au Département de danse de l'Université du Québec à Montréal, il faut constater que les participants ont peu discuté des détails de leur pratique artistique. Ils ont plutôt insisté sur la façon dont la migration a d'abord façonné leur identité personnelle, tout en éveillant en eux un désir de création.

Naître artiste ailleurs

« Ma naissance, comme artiste, est venue de l'éloignement du Québec² », soutient l'artiste visuel René Derouin, président d'honneur de *l'Exil créateur*. À 18 ans, Derouin quitte sa ville natale de Montréal pour Mexico : l'autobus l'entraîne surtout loin de sa famille, dévastée par la mort de son frère, suivie de peu de celle de son père.

À son arrivée à Mexico, en 1955, Derouin habite une pension fréquentée par des artistes et des réfugiés venus d'Amérique latine et d'Espagne. Le jeune Québécois s'ouvre aux luttes sociales et à l'art engagé. Sa logeuse, une amie fortunée, le dirige vers la Escuela Esmeralda, l'école d'art fondée par Diego Rivera et Frida Kahlo, haut lieu du muralisme mexicain. Lentement, au contact d'un peuple qui lui apprend à observer, à prendre la parole et à fêter, dans un pays « qui a déjà fait son indépendance et sa révolution », le jeune Derouin se déleste du poids de l'Église et de son passé de conquis. « Un jour, je rentre chez moi ; je suis devenu un artiste comme mon père était un machiniste », constate celui qui, dès son retour, décide de se consacrer à l'art populaire.

1. En collaboration avec le Département de danse de l'UQAM et l'Agora de la danse.

2. Les citations attribuées à René Derouin sont tirées du texte *Iconographie : l'exil volontaire, un voyage initiatique*, lu aux participants du forum *l'Exil créateur*.



René Derouin, *Migrations* (1989-1992). © Marc Laberge.

Au Mexique, Derouin s'épanouit dans un environnement socialiste qui, contrairement au Québec, valorise le milieu ouvrier dont il est issu. Or, pour les participants Flutura et Besnik Haxhillari, la situation est différente. Impossible pour le couple, originaire d'Albanie, de s'extirper de la pensée de groupe et de développer une vraie démarche artistique dans ce pays communiste. « Formés en réalisme socialiste, nous étions obligés de peindre des portraits de dictateurs », lance Flutura Haxhillari. En 1994, ils quittent l'Albanie, d'abord pour la Suisse. Leur premier acte d'affirmation de soi et de « renaissance » artistique ? Une performance que le couple, connu sous le nom des Deux Gullivers (choisi en référence directe à l'idée du voyage), interprète nu, une audace strictement interdite dans leur pays natal !

Œuvres de mémoire

Si René Derouin devient artiste au Mexique, son séjour révèle du coup un trouble identitaire. « La distance me fait découvrir que je suis un étranger sans histoire ou encore qui a oublié son histoire », avance celui qui, dès son retour au Québec, explore sans relâche sa nordicité, fouillant jusqu'aux racines précolombiennes du territoire américain les thèmes fondateurs de sa démarche artistique.

L'éloignement pousse aussi les musiciens Kiya Tabassian et Juan Sebastian Larobina à renouer avec une partie de la culture qu'ils ont laissée en migrant. Larobina, né en Argentine et élevé au Mexique, s'établit en Gaspésie en 1997 : sa musique est un heureux métissage de ces trois cultures. « Mais, si je n'étais jamais sorti d'Argentine, je ne serais devenu amateur ni de tango ni de folklore », constate-t-il.

Kiya Tabassian, fondateur de l'Ensemble Constantinople, quitte l'Iran avec ses parents à 14 ans. À Montréal, en perte de repères, l'adolescent s'astreint, de son propre chef, à une étude approfondie de la musique persane. Ce n'est qu'une fois cet héritage assimilé qu'il s'ouvre à l'autre, naviguant avidement entre l'Ancien et le Nouveau Monde, entre musiques anciennes et actuelles, un mélange des genres qui assoiera la renommée de l'Ensemble Constantinople. « Créer de la musique me permet de relier mes racines, ma mémoire et mon immigration à ce qui se développe de nouveau en moi, grâce à l'autre », soutient Tabassian.

Pour Mihee-Nathalie Lemoine, Montréalaise élevée en Belgique, la quête des origines est inextricablement liée à son art. Les films qu'elle réalise, les livres qu'elle écrit témoignent de son rôle de militante auprès de Coréens qui, comme elle, ont été adoptés par des Européens, ainsi que de sa propre condition de migrante. « C'est avec mon film *Adoption* que j'ai été reconnue comme artiste, comme artiste belge en fait, et comme Coréenne ! » précise celle qui promeut aussi le travail d'autres artistes de la diaspora coréenne.

Œuvres migratoires

Pour une majorité de participants, le premier départ n'était pas le dernier. Est-ce là le propre du migrant ou de l'artiste ? « Je suis toujours en train de repartir pour faire le vide pour créer une œuvre nouvelle », constate Derouin, dont les pérégrinations le poussent notamment à créer *Migrations*, une installation qui sonde la mémoire génétique et culturelle de l'espèce humaine. Entre 1989 et 1992, il façonnera progressivement 20 000 migrants de céramique, tous différents, Asiatiques, Inuits, Mexicains, Français, Africains... « Je marche pendant trois ans, du nord au sud et du sud au nord, et les migrants se multiplient durant tout ce parcours. Je suis sans mémoire, je voyage dans l'histoire, les mois et les années passent... », raconte celui qui larguera une majorité de ces figurines au fond du fleuve Saint-Laurent, un acte d'enracinement sur le continent.

Pour la philosophe, chorégraphe et danseuse Zab Maboungou, née à Paris d'une Française et d'un Congolais, élevée au Congo et installée à Montréal depuis 1973, la danse permet littéralement de se connecter à son environnement et de négocier les

déplacements et les transbordements. Voire les transportations, précise celle dont la mémoire cellulaire charrie même le poids du colonialisme et de l'esclavage. « L'artiste ne peut pas s'installer dans l'exil, insiste cette pionnière des danses africaines au Canada, car il se doit d'en recueillir les nuances et d'en parcourir les différentes contrées ». La démarche se rapproche de celles des Deux Gullivers et de Séverine et Élodie Lombardo, alias les Sœurs Schmutt, danseuses et chorégraphes circulant allègrement entre le Québec et le Mexique, et qui ont pris part au forum.

Les participants s'entendent d'ailleurs pour briser le dualisme de l'exil, soit l'ici contre l'ailleurs, l'aller et le retour, l'origine et la destination. À cet effet, Justin Bisanswa, professeur agrégé à l'Université Laval et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en littératures africaines et francophonie, propose la notion de « traversée », en regard de la dispersion de plus en plus courante des appartenances et de l'éclatement des lieux. « [L'exilé] est conscient qu'il ne dispose pas d'un sol ferme, ni même d'un territoire, mais d'une terre qui se dérobe, avance-t-il. La philosophie de l'exil comme traversée privilégie non pas les lieux assignables, mais des non-lieux, des espaces interstitiels, des déplacements transitoires, la mobilité des passages et la fugacité. » L'artiste multidisciplinaire Ioana Georgescu, originaire de Roumanie, préfère parler de « mouvements désaxés » entre les pôles géographiques qui nourrissent son art, qui lui-même circule entre l'image, le texte et l'action. Dans le même ordre d'idées, Juan Sebastian Larobina suggère, citant l'écrivain Dany Laferrière, de garder les yeux rivés sur l'horizon, car à trop regarder en arrière, on s'enfarge dans ses racines.

Plus encore, Zab Maboungou d'ajouter : « Je suis naturellement dans ma tête partout. » Cette petite phrase renvoie, à sa façon, à un territoire infiniment plus vaste que n'importe quelle géographie et qui rallie tous les participants à *l'Exil créateur* et leurs différents parcours, soit l'imaginaire. « L'artiste, soutient en effet Justin Bisanswa, est quelqu'un qui est caractérisé par l'imaginaire, [lequel] l'entraîne à s'abstraire du monde réel. » Alors, suggère-t-il finement, peut-être sommes-nous tous des « expatriés de dedans » et qu'il ne peut absolument pas y avoir de création sans exil, fût-il purement méditatif et intérieur. ■

